



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Revue «*Arts asiatiques*»

REVUE

DES

ARTS ASIATIQUES

Directeur : EDMOND JALOUX

SOMMAIRE

DÉCEMBRE 1925

II^e Année (N^o 4)

	Pages
D ^r Jean VINCHON. — <i>L'Imagerie Populaire Persane</i> (Planches I et II) . . .	3
BAUER. — <i>Lingots d'argent à inscriptions chinoises, avec un post-scriptum</i> de P. PELLLOT (Planches III, IV, V)	10
Serge ELISSÉEV. — <i>Les Peintres de l'École Kano</i> (Planches VI, VII, VIII) . . .	14
L.-Ch. WATELIN. — <i>Les Scythes et l'Art</i> (Planches IX et X)	27
Oswald SIRÉN. — <i>Les Édifices anciens de Si-ngan Fou</i> (Planches XI, XII, XIII) .	31
Victor SEGALÉN. — <i>Chronique d'Extrême Asie</i>	39
Kikou YAMATA. — <i>Mise en Scène Japonaise</i> (Planches XIV et XV)	42
<i>Bibliographie</i>	52
<i>Bulletin des Amis de l'Orient</i>	55

PARIS

A LA LIBRAIRIE DES ARTS ET VOYAGES

29, Rue de Londres

ET AU SIÈGE DE L'ASSOCIATION FRANÇAISE DES AMIS DE L'ORIENT
(MUSÉE GUIMET)

RAPPEL

Sommaires des Numéros de l'Année 1925

Numéro 1 (Mars)

- L'Orient et l'Art Chrétien* Georges DUTHUIT
*Une Connexion entre l'Esthétique et la Philosophie
de l'Inde — La Notion de Prâmana* Paul MASSON-OURSSEL
Les Influences helléniques dans l'Art Oriental . . . Georges ROERICH
Les Laques et les Meubles de la Chine Marcel WEBER
La Renaissance littéraire en Chine Dr Raymond de SAUSSURE
La Femme dans la Sculpture Khmère ancienne . . . Georges GROSLIER
Le Voyage à Si-ngan-fou (1). Oswald SIRÉN

Bibliographie — Bulletin des Amis de l'Orient

Numéro 2 (Juin)

- L'Exposition d'Art Oriental (1)*. Charles VIGNIER
Le Voyage à Si-ngan-fou (suite et fin) Oswald SIRÉN
*Contribution à l'étude du Tissu en Perse au point
de vue décoratif*. L.-Ch. WATELIN
Sur le Paysage à l'encre de Chine du Japon Serge ELISSÉEV
L'Idée chinoise d'un Jardin. Florence AYSCOUGH

Bibliographie — Bulletin des Amis de l'Orient

Numéro 3 (Septembre)

- L'Art de la Laque dorée au Siam* G. CÉDÈS
Statuaire siamoise et Statuaire Khmère H. D'ARDENNE de TIZAC
Le Théâtre d'Ombres au Siam René NICOLAS
Chansons d'Amour de la Vieille Chine Marcel GRANET
L'Exposition d'Art Oriental (2) Charles VIGNIER
Les Ruines de Termez Joseph CASTAGNÉ

Bibliographie — Bulletin des Amis de l'Orient



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

DE

L'ASSOCIATION FRANÇAISE DES AMIS DE L'ORIENT

A la Librairie des Arts et Voyages, 29, Rue de Londres
et au siège de l'Association, Musée Guimet, Place d'Iéna, PARIS (XVI^e)

KIM-VAN-KIEU

UN GRAND POÈME ANNAMITE

*Nous sommes particulièrement heureux de pouvoir
offrir à nos Membres une brève étude sur ce grand
poème annamite que les enfants du pays
Nam-viêt considèrent comme une encyclopédie de
leur langue, comme une sorte de Bible littéraire.
Nous la devons à l'obligeance d'un de nos amis
indochinois.*

Nguyên-Du, l'auteur du poème, naquit en 1765 d'une famille de grands mandarins à la cour des Lê.

Doué d'une intelligence remarquable, il fut reçu, à 19 ans, au concours des Lettrés.

Mais tout jeune aussi, ce futur grand poète annamite, disons mieux, ce futur créateur de la poésie annamite, reçut des événements politiques un choc qui retentit profondément en lui et dont il resta moralement ébranlé jusqu'à la fin de sa vie.

Son adolescence s'acheva parmi les horreurs d'une guerre civile où il eut la douleur de voir son roi chassé par des usurpateurs. Et jamais il ne se consola dans le secret de son âme. Il était de ces êtres nés fidèles autant que fiers, à qui la gloire elle-même ne peut apporter l'apaisement et qui, forcés, comme il le fut au commencement du dix-neuvième siècle, d'accepter certains honneurs, en souffrent toujours comme d'une sorte de trahison fatale envers la cause ou le régime qu'ils eussent été heureux de servir. Sa famille, depuis des générations, servait des Lê. Héritier de leur dévouement pour ainsi dire religieux à cette dynastie, il voua d'abord toute son intelligence, toute sa force d'âme qui était grande à une tentative de restauration ; mouvement dont il fut même le chef, mais qui échoua. Quittant alors la vie active, il se retira dans ses montagnes natales pour y vivre à sa guise, s'adonnant aux plaisirs de la chasse et de la pêche, quand ce n'était pas aux joies de la contemplation. Il parcourut en

tous sens les 99 sommets de Hông-tinh, ainsi que le rapporte la notice qui lui est consacrée dans les Annales de la Dynastie actuelle. Pourtant à l'avènement du fondateur de cette dynastie, l'empereur Gia-long, il fut obligé d'accepter un poste de mandarin. Obligé après plusieurs refus, car il s'était promis de ne jamais sortir de sa retraite.

Nous sommes en 1802 et c'est en 1821 qu'il mourut, dans la force de l'âge encore, puisqu'il n'avait que 56 ans. Et, dix-neuf années durant, il se trouva donc investi de fonctions qu'il eût préféré ne pas exercer.

Il les remplit, certes, avec conscience : il ne pouvait rien faire sans conscience. Mais elles lui pesèrent jusqu'à la fin. Et la secrète amertume dont il ne pouvait se défendre en accomplissant son devoir, fut souvent aggravée au dire des Annales que je viens, déjà, de citer, par « les ennuis qu'il eut avec ses supérieurs ». Il « avait toujours l'air mécontent » ajoutent ces annales où l'on peut lire d'abord :

« Nguyễn-Du avait l'aspect d'un homme doux et réservé, mais il était de caractère indépendant.... chaque fois qu'il était reçu en audience par l'empereur, il restait silencieux. Sa Majesté souvent le réprimanda et lui dit : « Le gouvernement dans le choix de ses collaborateurs s'attache à avoir des hommes instruits et capables. Il ne fait aucune distinction entre gens du Nord et gens du Sud. Vous, j'ai eu l'occasion de vous connaître et de vous apprécier, et vous êtes maintenant au rang de vice-ministre. Il faut que dans les conseils vous parliez et donniez votre avis. Pourquoi vous enfermer ainsi dans le silence et ne jamais répondre que par oui ou par non » ?

On a dû remarquer ces mots : « vice-ministre ». L'estime impériale éleva en effet Nguyễn-Du jusqu'à la dignité de ministre adjoint des rites.

Trois fois d'ailleurs, il fut renvoyé comme ambassadeur à la cour de Pékin, la dernière fois à la veille de sa mort. Il allait partir lorsqu'il tomba malade. Il refusa de se laisser soigner, repoussa les médicaments. Sur le point d'entrer en agonie, il pria ceux qui l'entouraient de l'ausculter. Lorsqu'on lui dit que son corps se refroidissait, un soupir de soulagement parvint à ses lèvres : « Bien » murmura-t-il.... Il passa sans avoir fait aucune recommandation.

Existence curieusement pathétique, en somme, celle de ce mandarin malgré lui, qu'habite un regret politique inconsolable. Mais c'est à cette souffrance intérieure que nous devons la conception et l'exécution du grand poème *Kim-Van-Kieu*. Car Nguyễn-Du, assure-t-on, voulut transposer, symboliser le drame de sa vie dans cette histoire infiniment douloureuse d'une jeune fille « victime de la destinée » et qui en est victime à cause même de la noblesse de son âme et de la beauté du sacrifice d'où naissent tous ses malheurs.

La vie privée du haut dignitaire-poète fut des plus simples ; et ce n'est donc pas dans une crise sentimentale mais uniquement, j'y insiste, dans le

tourment secret d'une vie publique singulière qu'il faudrait chercher la source de tels ou tels vers si tristes, si désespérés, qu'ils sont de « purs sanglots » comme tant de vers de Musset, inspirés, ceux-ci, par un drame d'amour. La différence est considérable, et peut-être n'est-elle pas au désavantage du poète annamite.

Mais avant d'arriver au poème, j'ai à vous parler d'autres œuvres de Nguyễn-Du ; et cela quand je vous aurai dit que, très savant, aussi savant que modeste — il était si modeste qu'on l'accusait d'orgueil — il était versé non seulement dans le confucianisme mais dans le bouddhisme et le taoïsme ; et qu'il excellait en musique, en peinture et au jeu d'échecs comme en poésie : les quatre distractions habituelles d'un vrai lettré de l'Extrême-Orient.

C'est en chinois qu'il écrivit des poésies diverses, lesquelles forment trois recueils.

Le premier a pour titre : « Poésies de voyage du Nord ». Ce sont, en de petites pièces de 8 vers chacune, 8 vers de 7 pieds, les impressions qu'il rapporta de ses ambassades en Chine. Et j'ose dire que ces médaillons poétiques où il peint les hommes et les choses de la Chine en un chinois parfait et charmant, sont d'une contexture admirable. Pareillement les poésies des deux autres recueils qui nous sont parvenus incomplets, mais dont nous espérons qu'on retrouvera bientôt le texte intégral.

Citons enfin un ouvrage en prose chinoise : « Les chroniques de la fin de la dynastie des Lê » où la fiction se marie à la vérité historique.

Mais, si remarquables que soient ces productions, le véritable titre de Nguyễn-Du à l'immortalité, c'est le poème sacré pour les Annamites dont il est temps que je m'occupe : ce *Kim-Van-Kieu*, écrit en annamite et que l'on considère, avec raison, comme une sorte d'encyclopédie de notre langue ou comme une sorte de Bible littéraire, tout le monde chez nous, dans la conversation même ou la correspondance, y puisait ou s'en inspirait pour l'expression d'une pensée, d'un sentiment.

Non pas que tout le monde chez nous puisse comprendre ce long poème de 3260 vers où plus d'une intention échappe même à des lettrés, prête du moins à des interprétations différentes. Mais il en est de *Kim-Van-Kieu* pour notre peuple (toutes proportions gardées) comme de la *Divine Comédie* de Dante pour le peuple italien. La popularité des deux poèmes se moque, si je puis dire, des obscurités qu'ils présentent à la masse des illettrés qui en savent quelquefois des passages entiers par cœur et devinent à peu près, avec ravissement, ce qu'ils n'en sauraient expliquer, faute de culture. Des vers lumineux pour les ignorants même leur éclairent, de distance en distance, ce qui précède et ce qui suit ; et c'est de ces vers-là qu'ils se servent ; ensorcelés,

quant au reste, par la musique. Les lettrés, eux, il va de soi, s'ils disputent sur le sens exact de tel ou tel endroit, de telle ou telle métaphore, ont néanmoins l'intelligence de tout le poème. C'est d'un esprit lucide qu'ils s'accordent à voir dans *Kim-Van-Kieu* le plus beau joyau de notre langue et admirent l'auteur de l'avoir taillé dans la riche matière d'un idiome jusqu'alors négligé par tant de poètes célèbres, et tant de si doctes humanistes.

Car avant Nguyễn-Du la seule langue littéraire en honneur dans notre pays, c'était le chinois. En rompant avec cette langue où des générations d'auteurs, au cours de notre longue histoire, s'étaient illustrés, où lui-même s'était hautement distingué, Nguyễn-Du fit une révolution analogue à celle qu'avait faite Descartes en France, lorsque, rompant avec le latin, il écrivit en français son *Discours sur la Méthode*. Descartes nationalisait la philosophie pour la France du xvii^e siècle ; Nguyễn-Du nationalisa la poésie pour l'Annam du xix^e. Et il prouvait ainsi que la langue annamite n'est pas une langue pauvre, bonne seulement pour l'échange des idées courantes et l'expression des besoins de la vie ordinaire, comme le croient encore bien des gens, mais qu'on ne pouvait rendre avec plus de richesse, plus de souplesse, plus de charme, plus d'harmonie, plus de subtilité qu'en cette langue les sentiments les plus délicats de l'âme humaine.

Rappelons en passant que le poème est écrit en vers alternés de 6 et 8 syllabes, forme particulière à la prosodie annamite. Et notons que le sujet est d'origine chinoise : notre poète le tira d'un conte faisant partie du recueil chinois intitulé « Recueil d'aventures amoureuses ». Mais ce conte est d'une valeur littéraire ultra médiocre, d'une psychologie rudimentaire ; et l'on pourrait se demander pourquoi Nguyễn-Du s'y arrêta, le choisit de préférence à des millions d'autres contes chinois beaucoup plus jolis et mieux composés, s'il n'avait trouvé dans les aventures de l'héroïne — Kieu — le moyen que j'ai dit tout à l'heure de montrer, sur le plan romanesque, ce que la cruauté du destin peut imposer de souffrances à des cœurs purs.

Il est vrai que l'histoire lamentable de Kieu finit bien, et qu'il y a même dans sa vie d'infortunes des moments où le malheur fait relâche, si je puis ainsi m'exprimer ; mais les deux fois qu'avant d'atteindre au terme de ses tribulations elle peut se croire sauvée, c'est pour retomber de plus haut dans l'abîme. Et la conclusion philosophique du poème est dans ces vers :

« En réfléchissant, nous voyons que tout dépend du ciel..... s'il nous inflige des malheurs, il nous faut être malheureux, et si nous sommes heureux, c'est qu'il nous donne le bonheur ».

En d'autres termes, nous sommes tous à la merci d'une puissance d'en haut bienveillante ou hostile. Mais le poème va plus loin, imprégné qu'il est d'idées bouddhiques, de cette doctrine que nos malheurs sont une expiation,

nous font payer les fautes d'une vie antérieure. Kieu l'apprend au commencement de son martyre, comme elle vient d'essayer de s'y soustraire en se frappant d'un coup de couteau.

« A ses côtés, debout dans un nuage, elle croit voir une jeune femme qui, à l'oreille, lui dit : « Il te reste à expier les fautes de la vie passée! Crois-tu donc pouvoir éluder le paiement de ta dette d'infortune. Ton destin te condamne aux malheurs de la beauté!... Accomplis jusqu'au bout ta destinée de faible femme ». Et voici le point de départ du roman :

Un jour où l'on célèbre la fête des morts, la jeune et belle Kieu, douée de toutes les grâces de l'esprit et de la sensibilité la plus vive, aperçoit une tombe abandonnée, celle d'une chanteuse qui fut célèbre, eut de nombreux soupirants, et mourut tout à coup dans le plein éclat de son printemps. Kieu s'émeut, verse des larmes, trace des vers mélancoliques et charmants sur l'écorce d'un arbre. L'âme de la chanteuse lui apparaît, en récompense de cette sympathie. Et la nuit venue, Kieu s'étant endormie, la chanteuse lui réapparut pour lui prédire tristement sa vie d'affreuses aventures : « Peu de cœurs à des morts témoignent des égards..... Mais cherche au livre des malheureux, tu y trouveras un nom : le tien ! Ainsi le veut l'immuable Destin ! » Et, en fait, jusqu'à l'heureux dénouement, l'ouvrage presque entier sera l'accomplissement de cette prophétie. Accomplissement qui sera, du reste, déterminé par un acte d'héroïque sacrifice de la jeune fille. Placée entre sa piété filiale et l'amour qu'elle éprouve pour Kim, un jeune lettré, qui l'adore, elle n'hésite pas : elle se vend pour sauver son père, et, désormais, elle roule de misère en misère jusque dans la boue la plus répugnante, mais tel le lotus de la chanson, au milieu de cette abjection même, elle conservera toujours le pur parfum de sa noblesse originelle. Ce qui permettra, des années plus tard, à Kim, de l'aimer autant qu'autrefois et de vouloir l'épouser. « Vous avez, lui dit-il, par la piété filiale remplacé la fidélité — où voyez-vous donc qu'une tache ait pu souiller votre personne? »

Je ne vous dirai pas sans le secours du texte toujours élégant et chaste les souillures que Kim efface ainsi d'un mot sublime dans sa simplicité.

Et d'autre part, je ne m'étendrai pas sur les épisodes où la méchanceté du sort subit un temps d'arrêt, où la victime peut avoir l'illusion — trop tôt déçue — d'un recommencement de bonheur. Aussi bien nombreuses sont les personnes qui connaissent le poème dans le détail, *Kim-Van-Kieu* étant un livre de chevet pour tous les Annamites lettrés ; — j'ajoute : une sorte d'oracle pour les femmes dont le penchant à la superstition n'a pas à se plaindre d'y manquer d'aliment. Le mystère de la destinée qui est l'âme mystique du livre les trouble, donc les séduit.

Mais j'ai été frappé d'une observation que m'a faite récemment un écri-

vain français après avoir lu une fort gracieuse adaptation du poème, publiée en 1915 à la Librairie Maritime et Coloniale. « C'est étonnant, me disait-il, et bien extrême-oriental, je crois, que tant de poésie et de fraîche poésie puisse émaner d'un réalisme sans peur, de cette franche peinture des bas fonds où l'héroïne devient une chair à plaisir banale! » — « Je comprends, répondis-je, que cela vous étonne en vous ravissant : c'est le secret du génie de Nguyễn-Du, ou la magie de son art, d'avoir poétisé l'horreur de ces tableaux sans les affadir ; mais d'autre part encore vous avez raison : cette magie surprend moins un lecteur d'Extrême-Orient qu'un Européen habitué par le naturalisme à des débauches de descriptions lubriques où il est difficile de faire passer un rayon d'idéal. »

Enfin, pour que Kieu sortît moralement pure de ses nombreuses épreuves, pour qu'elle fût digne, malgré tout, de l'amour de Kim, ne fallait-il pas qu'il y eût en elle, aux pires heures même de son existence, une poésie de douleur, qui la rachète sans cesse, qui fait que nous l'aimons, nous, de toute notre pitié? Il n'y a pas déchéance là où la volonté n'accepte pas ce que doit subir le corps. La vertu n'est que dans l'âme, idéale citadelle imprenable au destin.

Sans doute, en un passage, l'auteur semble la rendre en partie responsable de ses infortunes. C'est au moment où vous la verrez se jeter de désespoir dans un fleuve. Une religieuse, une bonzesse, prononce à ce moment là : « Suivant ses lois mystérieuses, le ciel distribue l'heur et le malheur — mais c'est dans notre cœur que tout a son origine. » Or Kieu s'est « donnée à l'amour, cet amour en maître a envahi son cœur. Ces natures libres et vagabondes ne peuvent séjourner en paix nulle part... Par voies et par chemins l'esprit pervers les mène » etc... à l'héroïque guerrier Tu Hai comme elle s'était déjà donnée au fils d'un riche marchand, malgré le serment qu'elle avait échangé avec Kim avant de se sacrifier pour son père. Et il est bien certain qu'une morale intransigeante a le droit de reprocher à Kieu ces deux oublis successifs de ses serments d'autrefois ; mais cette morale intransigeante est-elle juste? En aimant, la prostituée involontaire que ses amours avaient tirée de sa servitude, se relevait à ses yeux, redevenait une créature de beauté morale ; et c'est tellement vrai que la même bonzesse, poursuivant son discours, change de ton pour célébrer les vertus de Kiêu, rappeler son sacrifice de piété filiale qui a « ému le ciel » et lui permettra d'être heureuse un jour « dans les liens de l'amour conjugal » ; car la bonzesse, une immortelle déguisée, sait quand et comment finiront les malheurs de la prédestinée, et elle se réjouit pour elle de cet avenir de joies saintes, où sera « lavée jusqu'à la dernière tache antérieure ». Le blâme qu'elle a commencé par jeter sur les deux liaisons où la persécutée du destin laissa reflourir son cœur s'éclaire, du reste, si l'on y prend garde, par cette sentence de l'auteur laquelle précède d'une page à peine le

discours où je viens de m'arrêter : « Tout ce qui se passa durant les quinze années de sa vie doit servir aux jeunes filles d'exemple et d'instruction ». Avertissement moral aux jeunes lectrices du poème. Oui, leçon pour le public féminin ; et voilà, je le répète, ce qui donne par avance leur véritable signification aux sévérités de la religieuse. D'ailleurs, cette leçon même est singulièrement atténuée par le vers suivant : « L'existence humaine en arrive à ces extrémités ! » Oui, malgré la volonté de l'homme ou de la femme, sous l'empire du destin, puisque telle est en somme l'essentielle idée de l'ouvrage.

Idée que présente au même endroit ce distique d'une pitié désolée : « Pourquoi de tout temps en ce monde les amis de la justice ont-ils été laissés si longtemps par le ciel dans une situation toujours plus lamentable ? »

Mais c'est assez philosopher sur la morale complexe d'un poème d'aventures si poétiques, j'y reviens, dans sa tristesse, si pessimiste et cependant optimiste par son dénouement, et dans lequel, à côté de l'héroïne si vivante, passent des figures au dessin le plus net dans leur diversité : Kim et la jeune sœur de Kiêu, Van, et Tu-bâ, la tenancière de mauvais lieu, de la « maison bleue » où Kiêu doit se livrer au premier venu ; le jeune amant, Thuc-Sinh qui la tire de cette maison infâme ; l'épouse du jeune homme, la jalouse Hoan-thu qui la fait enlever pour faire d'elle son esclave, l'humilier sans cesse, l'accabler de traitements barbares ; l'immonde tartuffe femelle Bac-Ha dont la venue replonge Kiêu dans la fange d'une autre maison de prostitution ; le guerrier dont j'ai déjà parlé, Tu-Hai, qui, à son tour, la délivre et la venge tragiquement, épouvantablement, de ses persécuteurs, mais succombe dans un guet-apens ; qui encore ?..... Vraiment non, il n'y a pas un personnage dans le Kim-Van-Kiêu qui ne soit marqué de traits caractéristiques, le fût-il seulement de filpro.

Et ce sont des paysages, des décors évoqués d'une phrase rapide et sûre, autour de cette humanité ondoyante et multiple. Enfin, tout vit dans ce livre d'un poète pour qui le monde extérieur comme le monde intérieur existe, et qui est, de plus, un exquis musicien de verbe rythmé, un enchanteur de l'oreille.

Si mes compatriotes savent bien que je n'exagère pas, je demande aux Français de me faire l'honneur de me croire. Plus on étudie le *Kim-Van-Kieu*, plus on a le sentiment de sa perfection. A la différence des œuvres indiennes, touffues et d'une prolixité fatigante, à la différence des œuvres chinoises qui ne sont pour la plupart que des compilations, des « mosaïques », ce grand poème annamite, d'une variété shakespearienne, est, en même temps, d'une clarté, d'une simplicité de lignes classiques. Il a été conçu, composé suivant un plan d'art qui en ordonna toutes les parties, jusqu'aux plus petits détails, en vue de l'ensemble, ensemble aux proportions irréprochables, comme

celles d'une belle tragédie grecque ou d'une belle tragédie française

Et pour ce qui est de l'exécution, j'entends ici des vers, ce n'est pas seulement à la musique qu'il faut songer pour en vanter le charme, comme j'ai fait il y a un instant ; frappés comme des médailles, sertis comme des jades précieux, ciselés comme de fines sculptures, ils prouvent, ainsi que d'innombrables vers français, de la Renaissance à nos jours, que la poésie peut rivaliser avec bien des arts. « De la musique avant toute chose », selon le précepte de Verlaine, soit ! Mais à la condition de ne pas sacrifier toute beauté plastique à la valeur musicale. L'union, dans les vers, de ces deux vertus, union réalisée par Verlaine lui-même en tant de pièces adorables, comme, avant lui, à travers les siècles, par tous les maîtres du lyrisme français, si différents qu'ils soient les uns des autres, cette union n'est-ce pas la sorcellerie suprême ? Et, en vérité, c'est tantôt à Ronsard, tantôt à Chénier, à Musset, à Hugo même qu'un Annamite, épris des lettres poétiques françaises, pense en relisant *Kim-Van-Kieu*.

Il y pense, sans que, cependant, il lui soit facile de rapprocher expressément tel ou tel passage d'un des maîtres français d'un passage du poème annamite. J'aurais voulu pouvoir établir quelques rapprochements de ce genre, afin d'illustrer par d'irrécusables exemples la parenté de sensibilité, la parenté de poésie que je signale comme certaine entre les plus touchants lyriques de notre chère Métropole et le plus émouvant, le plus parfait des nôtres. Mes recherches n'ont pas abouti. Ne m'en veuillez pas. Souhaitez plus de chance à un autre, voilà tout.

Mais si la forme, dans le *Kim-Van-Kieu*, a cette pureté classique qu'on trouve d'ailleurs dans les grands romantiques français comme dans un Racine, le romantisme d'inspiration est incontestable ; et c'est merveille que ce romantisme n'ait pas ici et là débordé, rompant les justes proportions des parties de l'œuvre ou bien ouvrant l'expression des sentiments et versant tout à coup dans un réalisme à gros effets, par la pente dangereuse qu'offrait le sujet. L'auteur échappe au péril — à tous les périls — grâce à cette claire raison qu'on pourrait qualifier de gréco-latine si elle n'était pas également confucienne. C'est elle qui surveille, contient ce romantisme, d'un bout à l'autre ; c'est elle avec ce sens de la mesure qu'elle commande ; et c'est aussi avec elle, on me permettra de le dire sans me taxer de complaisance pour ma patrie, une sorte de pudeur propre à la race annamite dans l'évocation de ce qui est moralement et socialement laid, affreux. J'ai loué Nguyễn-Du de ne pas tricher avec la vérité, de ne pas l'affadir ; mais il ne décrit jamais avec une délectation malsaine et combien inutile les laideurs morales et sociales qu'il évoque loyalement : il en suggère la vision en quelques mots qui, choisis avec un art synthétique, sont décisifs.

Après que la résistance de Kiêu a été vaincue par la vieille tenancière Tu-bâ, « on baissa, lisons-nous, les rideaux de la maison de plaisir, — et le prix s'éleva sans cesse avec la valeur de la marchandise. — Qui dira combien de galants vinrent chercher les fatigues amoureuses? L'enivrement durait des mois ; toute la nuit résonnaient les rires ! C'était un mouvement, un va et vient interminable ! Le matin elle reconduisait Tông-Ngoc ; elle allait le soir chercher Truong-Khanh. Lorsqu'à l'arrivée du jour l'ivresse du vin se dissipait, elle éprouvait, en pensant à elle-même, un douloureux tressaillement. — « Quoi, se disait-elle, autrefois de ma chambre tendue de broderies, j'abaissais les rideaux de soie, — et me voilà maintenant brisée comme une fleur jetée au milieu du chemin ! — Quoi ! Habitée à la honte, mon visage ne sait plus rougir, — et Toi, ô mon corps, tu te vautres sans crainte dans cet obscène borborygme. » La preuve est faite, n'est-ce pas, par cette seule page de l'élégance et, vraiment oui, de la chasteté que j'ai promis de montrer dans la façon dont le poète suggère à l'imagination du lecteur l'exact tableau des souillures de la pauvre fille. Souillures qui, d'ailleurs, — pas plus qu'elles n'atteignent son âme, puisque cette âme se soulève de dégoût après l'orgie — n'éveillent sa chair. Elle se le dit : « Je dois subir l'amour de tous, — sans que moi-même je sache ce que c'est que le plaisir. » Mais c'est aussi dans l'expression des sentiments les plus exaltés, dans la peinture des passions de l'amour que brille cette chaste élégance, cette retenue j'écirai volontiers racinienne. Je pourrai citer plus d'un exemple. Je n'ai que l'embarras du choix. Je me décide pour l'idylle ardente où Kiêu se donne pour la première fois corps et âme. Elle est chez l'infâme Tu-bâ, lorsque s'y présente le jeune Thuc-sanh attiré par la réputation de la courtisane artiste et lettrée. Un coquet pavillon les « réunit », et « l'un dans l'autre ils ne trouvaient que séductions ». Ainsi débute le récit. Mais le caprice du jeune homme va devenir de l'amour, de l'amour-passion comme celui qu'il inspire. « Matin et soir, toujours » ils se rejoignent, « s'abandonnant à leur ivresse ». Et cette ivresse n'est pas seulement celle des sens. Ces amants, des après-midi entières, se grisent de poésie et de musique. Ils composent des « vers merveilleux », « mettent d'accord leurs guitares » ou causent longuement, joyeusement de tout ce qui intéresse leur esprit et leur cœur. Thuc-sanh pourtant est marié. Il l'avoue, et Kiêu s'inquiète. Il lui répond qu'il fera d'elle sa seconde femme, après l'avoir tirée de la « maison bleue ». Mais comme elle a raison d'avoir peur de l'avenir, malgré cela, à cause de cela plutôt ! « Quand je serai hors d'ici, gémit-elle, que mon fard aura disparu et que j'aurai donné tout mon parfum, votre cœur à jamais pourra-t-il me rester fidèle ? » Surtout si vous m'introduisez chez vous, où vous devez vous partager entre « la malheureuse et vile » créature que je suis et l'épouse que vous avez aimée avant moi. Comment, d'ailleurs, serai-je traitée par elle ? Et votre père, l'oubliez-vous ? Aura-t-il pour moi des égards,

un peu d'affection ? Compte-t-on pour quelque chose le lierre de la porte, la fleur de la muraille ? » En tout cas humblement prête à tous les sacrifices, quoi que vous résolviez, termine-t-elle, « de point en point je vous obéirai... »

Quelle délicatesse, n'est-ce pas, dans ces plaintes trop fondées, vous le savez !... Une héroïne romantique se fût impétueusement élevée, au nom de ses droits, proclamés supérieurs à tous les autres, contre les soi-disant devoirs du fils et de l'époux ! Mais ni littérairement, ni psychologiquement, il n'y a rien dans *Kim-Van-Kieu* du lyrisme échevelé d'un Tagore par exemple, rien non plus, soit noté en passant, du maniérisme décadent des poètes chinois. Admirons dans le chef-d'œuvre annamite une poésie aussi sobre que profonde, la vraie poésie de l'âme.

Ce pourrait être le dernier mot de cette étude, si deux idées ne me sollicitaient pas, par où je demande la permission de conclure.

D'abord, aucune influence européenne n'ayant pu s'exercer sur le génie de Nguyễn-Du, et l'influence chinoise ne se révélant que très faible, presque nulle, n'est-il pas évident qu'il convient d'accorder aux Annamites non pas uniquement de remarquables dons d'assimilation, mais bien le don créateur ? Puis les affinités de l'esprit français et de l'esprit annamite ne faisant aucun doute, il est à souhaiter qu'on les cultive en vue d'un rapprochement de plus en plus fécond — de plus en plus désiré, au reste, des deux côtés ; rapprochement que l'élite des deux peuples réaliserait pour commencer dans la communauté de l'art et de la poésie.

Qu'elles se comprennent mieux de jour en jour, ces élites ; qu'elles prennent de jour en jour une conscience plus nette de ce qu'il y a de fraternellement commun entre elles dans leur originalité respective.

DIEP-VAN-KY.